

LUNDI 11 OCTOBRE

Le journal du Festival

# LUMIÈRE 2021



« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière #03



## 12 FILMS ENSEMBLE QUAND GRANGIER FILMAIT GABIN

Maigret voit rouge, 1963



### Hommage

L'Auditorium de Lyon a célébré avec ferveur la mémoire de Bertrand Tavernier

PAGE 3



### Tout pour la musique

Jeanne Cherhal chante le cinéma

PAGE 3

# « Grangier, c'était le plus chaleureux »

C'est un mot de Gabin, à qui l'on proposait un tournage dans le sud : « *Passé la Loire, c'est l'aventure...* » Et c'est le titre d'une conversation passionnante entre **François Guérif** et Gilles Grangier (1911-1996) aujourd'hui rééditée.



Jean Gabin, concentré dans *Gas-Oil*, 1955

## Quel souvenir gardez-vous de ces entretiens avec Gilles Grangier ?

J'ai un souvenir très ému de ces échanges. J'ai découvert un homme généreux, gentil, qui parlait plus des autres que de lui-même, avec des anecdotes sur les grands du cinéma français. Gilles Grangier, c'était le contraire de l'aigreur. Un jour, je lui avais dit : les gens de la Nouvelle Vague ont été un peu vaches avec toi, notamment Truffaut, qui avait écrit en gros que donner de la pellicule à Grangier, c'était la donner à gâcher... Tu en penses quoi, aujourd'hui ? Il m'avait répondu : « *Bien sûr, je leur en ai un peu voulu mais dans La Cuisine au beurre, j'ai tourné avec Claire Maurier qui jouait la mère de Jean-Pierre Léaud dans Les 400 coups. C'était une femme formidable. Elle m'a dit que Truffaut était un type très bien. Si elle le disait, c'était sans doute vrai, et je regrette de ne pas l'avoir rencontré.* »

## Un homme modeste ?

Infiniment. Il racontait avec humour que pendant le tournage de *Gas-oil*, un curieux s'était approché : « *Ah, vous allez tourner quelque chose ?* » « *Oui, c'est l'histoire d'un camionneur.* » « *Et qui réalise ?* » « *Grangier* », répond Grangier, « *Ah, ça va pas être terrible* », conclut l'autre... Mais il tenait à certains de ses films et là, il était prêt à se fâcher : « *Quand on dit que je ne préparais pas mes plans, c'est faux !* » Gilles détestait le zoom et adorait les travellings. Il avait été l'assistant de Guitry sur *Désiré*. Il racontait que régulièrement, après avoir bien déjeuné, Guitry se prenait les pieds dans les rails installés sur le plateau, et criait : « *Quel est le con qui m'a mis un travelling ?* » C'était Grangier.

## Il possédait un grand savoir-faire de technicien...

Oui, quand on revoit *Gas-oil*, les cadres sont magnifiques ! La grande escroquerie, c'est qu'on a répété que ces gens-là ne tournaient qu'en studio, alors que Grangier a fait les trois-quarts de



Paul Meurisse, flic visionnaire dans *Échec au porteur*, 1958

ses films en extérieurs. Par exemple, *Échec au porteur*, tourné dans une banlieue parisienne assez « crade », complètement en décors naturels. « *Mais pourquoi tu n'en as pas tournés plus comme ça ?* » « *On ne voulait pas de moi pour ça, j'étais catalogué comédie...* » C'est pour ça qu'il en a été éternellement reconnaissant à Gabin, qui l'a sorti de là.

Claude Chabrol, que je connaissais bien, m'avait dit : « *Quand j'ai vu que tu faisais un livre avec Grangier, j'ai trouvé que tu charriais un peu. J'aime bien Gilles mais il est un peu paresseux. Et puis j'ai revu les films et si je continue de penser que, parfois, il aurait pu se décarcasser un peu plus, je vais te dire, il n'y en a pas de plus chaleureux.* » Je trouve que c'est très juste.

## Quel est votre film préféré de Grangier ?

J'adore *Le Désordre* et *la Nuit*. Gabin lui avait dit, au début du tournage : « *Me fais pas jouer les galantins, j'ai passé l'âge* » Mais il se trouve que Gabin n'était pas insensible aux charmes de Nadja Tiller, il était même très troublé par elle, et c'est le film où il est le plus fragile, sans masque, et c'est étonnant. On avait tourné une émission avec Grangier, Bertrand Tavernier et Alain Corneau. Quand on a parlé avec enthousiasme du *Désordre*... je me suis retourné vers Gilles, j'ai vu qu'il pleurait...

— Propos recueillis par Aurélien Ferenczi



## À LIRE

> *Passé la Loire, c'est l'aventure*, de Gilles Grangier, Entretiens avec François Guérif, Institut Lumière/Actes Sud, 256 pages, 21 euros.

Disponible à la Librairie du Premier-Film et à la Librairie éphémère du Village, montée avec la coopération de Decitre, partenaire du festival. Sortie nationale le 27 octobre.

## Jean Gabin ne sait pas courir

Qu'il soit acculé, poussé par des situations psychologiques et physiques extrêmes dans *Martin Roumagnac* (Georges Lacombe, 1946), *Les Bas-fonds* (Jean Renoir, 1936) ou *Au-delà des grilles* (René Clément, 1949), une chose est sûre : pas question pour Jean Gabin de courir pour autant. Avec son physique d'homme tranquille, qui le plus souvent murmure, Gabin est surtout un acteur de visage, de torse raide et de bras doucement repliés. C'est là qu'il concentre toute son intensité, qu'il a puissante et qui vaut bien une course. Gabin laisse les choses, les femmes, les emmerdes venir à lui, qu'il soit amoureux fou dans *Martin Roumagnac*, meurtrier qui se cache dans *Au-delà des grilles*, ou cambrioleur bon gars dans *Les Bas-fonds*. Ses personnages pourtant souvent en fuite, n'accélèrent pas pour autant leurs démarches. Et s'ils se laissent déborder par leurs pulsions, elles sont immédiatement contrées par un fatalisme de héros qui assument leurs actes, en acceptent les conséquences. Sa seule vraie course cinématographique sera octroyée à Max Ophüls, dans *Le Plaisir* (1952), où Gabin, en fermier émerveillé, court après un train pour apercevoir la beauté d'une femme. Mais là encore il ne court pas vraiment, il trotte !

— Virginie Apiou

## SÉANCES

*Martin Roumagnac* de Georges Lacombe (1946, 1h35)

> **PATHÉ BELLECOUR** Mardi 12 octobre, 11h15

> **UGC CONFLUENCE** Jeudi 14 octobre, 11h

> **INSTITUT LUMIÈRE** Dimanche 17 octobre, 17h

*Au-delà des grilles* de René Clément (1949, 1h35)

> **UGC CONFLUENCE** Mardi 12 octobre, 11h15

> **COMOEDIA** Jeudi 14 octobre, 14h15

> **PATHÉ BELLECOUR** Samedi 16 octobre, 11h15

*Les Bas-fonds* de Jean Renoir (1936, 1h35)

> **PATHÉ BELLECOUR**

Vendredi 15 octobre, 14h15

Samedi 16 octobre, 16h15



*Au-delà des grilles*, 1949 (mais assis)

## MASTER CLASS

# « Le parcours de cinéaste est jonché de refus »

## SUR SON MÉTIER DE CINÉASTE

J'ai compris que le conflit est la seule chose qui stimule la créativité. La paix, au contraire, l'endommage. Le seul conseil que je donnerais à quiconque souhaite devenir réalisateur, c'est d'être obsédé par la persévérance, car le parcours de cinéaste est jonché de refus. Ils seront toujours plus nombreux que le reste.

## SUR SON STYLE

On me dit souvent que mon cinéma est stylisé. Pourtant, l'histoire et le rythme sont pour moi ce qu'il y a de plus important dans un film. Je ne pense pas avoir un style, mais davantage un rythme qui se répète de film en film. Toutefois, il est vrai que je choisis aussi une histoire parce que je sens qu'elle va être visuellement intéressante à adapter.

## SUR LE FESTIVAL DE CANNES

*Les Conséquences de l'Amour* n'avait pas été bien accueilli à Cannes. Je me sou-

viens que durant la projection, Quentin Tarantino, qui présidait le jury, avait ri pendant toute la durée du film. À tel point qu'on a cru qu'on allait décrocher la Palme d'or ! Mais il avait visiblement ri pour tout autre chose !

## SUR LA POLITIQUE

Je ne connais pas grand-chose à la politique. Les films politiques ne m'intéressent pas. Ce qui m'intéresse, c'est l'humanité derrière ces hommes de pouvoir. Parfois, un film naît de peu de choses : pour *Il Divo*, on m'avait raconté que Giulio Andreotti fermait les yeux quand on lui parlait. J'ai trouvé que c'était une anecdote intéressante pour faire un film.

## SUR LE FILM CHARNIÈRE

*Il Divo* a tout changé pour moi. C'est peut-être le seul qui me rend fier et qui a changé la confiance que j'ai en moi. Mais tourner *La Grande Bellezza* a été très divertissant. J'ai accueilli la recon-

naissance internationale du film avec un sentiment de joie et de peur car j'avais vu nombre de réalisateurs primés devenir extrêmement paresseux. Cette reconnaissance a été pour moi tout à fait inattendue.

## SUR SA COLLABORATION AVEC TONI SERVILLO

Avec Toni, on aime rire des mêmes choses et des mêmes personnes. Les tournages, c'est donc l'occasion pour nous de rire ensemble ! On partage aussi une certaine inconscience. On a toujours réalisé ensemble des films courageux, avec des personnages à la limite de la caricature. Toni est l'un des rares qui arrive à suivre des choix qui relèvent de mon inconscient. Dans *La Main de Dieu*, il joue mon père et il a littéralement inventé son personnage car je n'étais pas en mesure de lui expliquer qui était mon père. Je ne l'ai jamais compris.

— Propos recueillis par Benoit Pavan



Dimanche, le cinéaste italien **Paolo Sorrentino** a dompté son éternelle timidité pour se raconter devant les spectateurs de la Comédie Odéon. Où il a évidemment été question de sa filmographie, de Toni Servillo, son acteur fétiche, de football et de Naples, sa ville natale.



## L'antre aux milliers de notes

L'antre se trouve aux confins du 17<sup>e</sup> arrondissement parisien, loin du tumulte gentrifié. Je me rends chez Philippe Sarde. C'est le début de l'été 2015. Le musicien a composé la musique du premier long-métrage de Louis Garrel, *Les Deux Amis* qui vient de parader sur la Croisette. Sarde a tendance à se faire rare, j'y suis donc allé le cœur battant et en courant. « Dring ». Philippe Sarde a ouvert la porte. C'est d'abord son ample t-shirt noir qui m'a sauté au visage. Puis son short de la même couleur. Tout est calme et décontracté. Le luxe, lui, est masqué sous des tas de souvenirs qui occupent les murs, le bureau et les tables basses. L'hôte s'assied devant son ordinateur. Derrière lui, je lis le nom Tess joliment écrit à la main sur un diplôme. Sa partition du chef d'œuvre de Roman Polanski lui a valu une nomination à l'Oscar, le présent parchemin faisant foi.

Par où commencer ? *Les Choses de la vie* forcément. Tandis qu'il se remémore et remet en scène ses souvenirs avec un sens du récit incomparable, je sens que ses mains répriment une envie de battre la mesure. Un entretien avec le compositeur se fait forcément en musique. Il suspend souvent ses phrases en vol, tandis qu'émerge des enceintes une mélodie illustrant son propos. *La Chanson d'Hélène*, en long en large et en travers. Philippe Sarde vous regarde dans les yeux pour être certain que vous êtes là, avec lui, vibrant sur chaque note. Parfois, il appuie sur la barre espace du clavier coupant court au lyrisme. Il change de piste, isole l'instrument du morceau. Romy disparaît. Reste le piano. Il lance : « Je joue ma petite mélodie à Claude [Sautet], et là, silence complet, une émotion passe. Il me dit : "Dites-moi, cette mélodie ne fait que descendre, vous pouvez aussi la faire remonter ?" », "Je peux faire tous les trajets que vous voulez !" »

Et des trajets, on en fait à la vitesse grand V. Le thème de *La Grande Bouffe* à toutes les sauces : rumba, piano solo ou avec orchestre... J'ai même eu droit aux pâtes d'Ugo Tognazzi préparées en plein milieu de la nuit avec Marco Ferreri trouvant l'inspiration entre deux bouchées. Dans les parages, il y avait déjà le jeune Bertrand Tavernier, attaché de presse du cinéaste italien iconoclaste. Alain Sarde raconte, ouvre des portes secrètes et relance une rumba dans l'air pour finir en beauté la fin de l'épisode. Dans la pièce, ce jour-là, sont entrés Chet Baker, camé jusqu'à l'os mais droit sur sa trompette au moment de l'enregistrement ; Belmondo suspendu à un hélico qui voulait du disco ; Hallyday qui a épousé une ombre, ou encore les primates de *La Guerre du feu* domptés par la musique. Tout va vite, rien ne se confond tout à fait. Je me lève pensant les confessions terminées. J'évoque sans crier gare le nom de William Friedkin, précédant « client » de ma rubrique pompeusement baptisé « grand entretien » et auquel Sarde allait donc succéder. « Ah Friedkin ! Asseyez-vous, je vais vous raconter une histoire... A cette époque, il était encore en couple avec Jeanne Moreau... » Luxe, calme et envolées.



Une affaire de cœur : La Tragédie d'une employée des P.T.T., 1967

« Je suis sûr que le sexe vous intéresse. C'est une bonne chose... » prononce comme toutes premières phrases de *Une affaire de cœur* : la tragédie d'une employée des P.T.T., un petit homme à moustaches, sorte de sexologue vieillissant. Réalisé en 1967, dans l'ex-Yougoslavie, par Dušan Makavejev, cette affaire de cœur se révèle être une oeuvre passionnante et d'une liberté folle. Son sujet - ce que les dictatures font aux cerveaux de ceux qui les subissent - serait classique, si ce qui intéressait le cinéaste était uniquement la part sociale et politique de ses personnages. Or, dans le cas présent, c'est

à travers la part intime que Makavejev se fait militant.

Quel être sexuel, sentimental, gourmand, voluptueux sommes-nous, alors que notre esprit est dynamité par des slogans patriotiques incessants, des appels à y croire, des injonctions de « bonnes conduites », des interdictions en tous genres ? Makavejev y répond avec des plans plus blancs fluo que noirs de son héroïne, fille solaire, qui joue nue avec son chat noir, qui fait la cuisine avec une sensualité phénoménale ou chahute avec son amant. Face à elle, le monde extérieur, spectaculaire lui aussi, projette une

analyse froide comme un cadavre qu'on autopsie et d'où aucun miracle n'émergera. *Une affaire de cœur*, titre immédiatement giflé par : la tragédie d'une employée des P.T.T., est une véritable découverte.

— Virginie Apiou

### SÉANCES

*Une affaire de cœur* : La Tragédie d'une employée des P.T.T. de Dušan Makavejev (Ljubavni slucaj ili tragedija sluzbenice P.T.T., 1967, 1h09)

> PATHÉ BELLECOUR

Lundi 11 octobre, 20h45

> VILLA LUMIÈRE

Vendredi 15 octobre, 14h30

### HOMMAGE

## Une « messe laïque » pour Tavernier



Samuel Le Bihan, Jacques Gamblin et Raphaël Personnaz lisent des fragments de l'autobiographie inachevée de Bertrand Tavernier.

Un Auditorium plein comme un œuf a célébré hier la mémoire du réalisateur disparu. Avec une émotion rare.

L'évocation d'un artiste disparu a-t-elle déjà donné lieu à une soirée aussi joyeuse ? D'abord, est-il mort, Bertrand Tavernier ? Ses images, sa parole courent encore dans les rues. A fortiori ici à Lyon, qu'il a contribué à placer sur la carte de la cinématographie mondiale et dont l'Institut Lumière est le plus beau bijou. La soirée a commencé - et s'est terminée - par une ovation debout, avant même que le moindre mot eut été prononcé. Suivait alors un voyage à travers ses films, conçu et porté par Thierry Frémaux, bien sur ses appuis, mais dont la voix trahit

ponctuellement une émotion inhabituelle au cours de ce qu'il a qualifié de « messe laïque » : imaginée « pour qu'on se souvienne ce qu'il apporté à la ville de Lyon, à l'art en général ».

Le directeur de l'Institut Lumière a poursuivi : « Nous avons été nombreux à avoir vu nos vies changer à son contact, moi le premier chamboulé par cette conférence de presse [donnée en 1982 NDLR] dans le sous-sol du château Lumière afin d'y annoncer la création de l'Institut. »

Entre les extraits de films - *Le Juge et l'assassin*, *Des enfants gâtés*, *Autour de minuit* - de nombreux intermèdes musicaux sont venus ponctuer la soirée pour saluer cet enfant du jazz, avec le concours céleste du trio d'Henri Texier, ou de Jeanne Cherhal. Le point d'orgue a sans doute été atteint au terme de la lecture

des pages inédites de son autobiographie inachevée. A tour de rôle, debout face à un micro, sans autre cérémonial que la lumière qui caressait leur visage dans la pénombre, Raphaël Personnaz, Jacques Gamblin et Samuel Le Bihan ont lu des extraits consacrés à la disparition de son ami Didier Bezace, « parti, écrit Tavernier, rejoindre le cercle des hommes qui m'entourent et qui sont par la force des choses de plus en plus nombreux. J'adorais son goût du partage, sans pédanterie, ni discours dogmatique, ou moralisateur », lui qui aimait « le contact du public sans jamais chercher à le flatter ». A l'évidence, en évoquant son copain disparu juste un an avant lui, c'est à une sorte d'autoportrait déguisé que Tavernier se livrait au crépuscule de son existence.

— Carlos Gomez

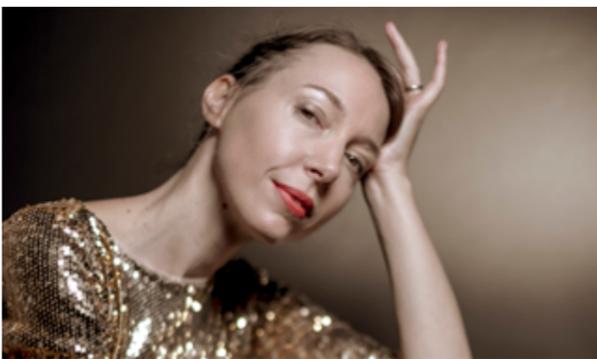
### PLAYLIST

## « Il y a des titres-culte que je tenais à chanter »

Amateur de reprises et cinéophile, la grande Jeanne Cherhal donne ce soir un concert

« Cinéma », composé de chansons de films.

Dont elle révèle l'élaboration savante.



### Comment est née l'idée de ce concert ?

J'étais venue chanter pour la soirée du Prix Lumière décerné à Coppola, il y a deux ans, j'avais repris l'adaptation du thème du *Parrain* et j'avais adoré cet exercice d'adaptation pour piano/voix. Thierry Frémaux avait dû apprécier, il m'a proposé cette carte blanche ludique et si vaste : le répertoire paraît infini ! On a échangé de façon informelle sur nos B.O préférées, à la fin du déjeuner, on avait un répertoire énorme, un concert de 4h30. Il a fallu que je taille un peu ! J'ai passé l'été 2020 dessus, deux mois en immersion dans les morceaux, à chercher comment tirer un piano/voix de chaque chanson, il y en avait où c'était simple, d'autres où il fallait chercher un peu plus. J'aime bien le mot rabâcher : alors, j'ai beaucoup rabâché, répété, je n'ai pas écrit ces morceaux, alors il faut qu'ils ne quittent pas mes doigts ! En tout, il y a 15 chansons.

### Ce sera un concert polyglotte ?

Je vais chanter en trois langues... J'avais envie qu'Almodovar soit présent dans ma « set list », c'est un réalisateur que je vénère. Je reprends *Piensa en mi*, immortalisé par Luz Casal dans *Talons aiguilles*. Je ne suis pas spécialement hispanophone, j'ai fait un peu d'espagnol au collège, il m'en est resté cet amour pour la langue. Mon anglais est peut-être pire, mais j'avais très envie de reprendre la chanson de *La Boum*, *Dreams are my reality*, c'est complètement générationnel, un cri du cœur pour moi.

### La chanson plus difficile à adapter ?

J'ai passé énormément de temps sur l'adaptation d'un thème de Philippe Sarde pour *L'Horloger de Saint-Paul*, très orchestral. C'était un vrai défi, super à faire. C'est un instrumental. De Sarde, je chante aussi *La Chanson d'Hélène*, de Romy Schneider, enregistrée après le tournage des *Choses de la vie*. J'ai un faible pour ce morceau, son thème mélodique, j'ai l'impression de me brancher directement du cœur au clavier du piano ! C'est la chanson parfaite. Bon, j'ai revu le film il y a quelques jours et avec mon regard d'aujourd'hui, je dois avouer que n'ai pas tout adoré de la relation entre Piccoli et Schneider !...

### Chanter les mots d'un autre, c'est libérateur ?

D'une certaine manière, oui. C'est comme endosser un petit costume qu'on a bien retailié pour soi, mais un petit costume différent à chaque morceau. J'aime bien l'exercice de la reprise, j'aime bien ne pas trop écouter les chansons originales pour voir comment elles ont infusé en moi, pour les reprendre humblement à ma manière. Et puis il y a des titres-culte que je voulais absolument chanter : *La Vie et un long fleuve tranquille*, d'Etienne Chatiliez est un film absolument mythique pour ma famille et moi, il était hors de question de ne pas inclure *Jésus revient*.

— Propos recueillis par Aurélien Ferenczi

CONCERT DE JEANNE CHERHAL, « CINÉMA »

> INSTITUT LUMIÈRE Lundi 11 octobre, 19h45

# Ça se passe à LUMIÈRE



« Je voudrais que vous imaginiez une seule seconde ce que c'est qu'Édouard, en dehors de sa gentillesse et de sa beauté, et aussi parfois le fait qu'on ne comprend rien du tout à ce qu'il raconte ! Tout à coup il vous appelle et vous dit : "Je vais faire un film en 15 jours à La Closerie des Lilas" alors qu'on est en plein confinement Covid ! Et le génie d'Édouard est que bien que ça sente le plan pourri, lui sait très exactement ce qu'il va faire, et moi, j'accepte ! »

**Benoît Poelvoorde** présentant *Adieu Paris* aux côtés d'**Édouard Baer**



« Je ressens une émotion particulière parce que j'avais 19 ans au moment des *Choses de la Vie*. Ce film est ma première collaboration avec Claude Sautet. J'ai ensuite travaillé avec lui sur tous ses films. J'ai d'ailleurs rencontré Bertrand Tavernier à l'occasion de ce film. Claude était très impatient de savoir ce que Bertrand allait penser de son film car si Bertrand - alors attaché de presse - l'aimait, c'était gagné pour lui. Quand je l'ai rencontré, c'était mon premier film comme compositeur et il le savait. J'avais lu l'épave dorsale du scénario de Jean-Loup Dabadie pour voir comment il avait pu adapter ce roman extrêmement difficile, très disloqué. Je me suis mis dans un coin chez moi pour écrire sur une feuille de papier une dizaine de mesures qui expliciteraient ce que j'avais ressenti. Claude est arrivé. Je me suis donc mis au piano pour interpréter les quelques mesures dont je pensais qu'elles étaient le climat du film. Il y a eu un grand silence. Je n'osais pas le regarder ou prononcer un mot. Tout à coup, j'ai croisé son visage, il était embué de larmes. »

**Philippe Sarde** présentant *Les Choses de la Vie*, de Claude Sautet

« *Échec au Porteur* est une adaptation d'un livre de Noël Calef, un auteur de romans policiers qui avait été récompensé du Prix du Quai d'Orsay. *Ascenseur pour l'Échafaud*, un autre de ses livres, avait été adapté la même année au cinéma. Vous êtes alors exactement entre le cinéma classique et le cinéma de la Nouvelle Vague. Dans les deux films, Jeanne Moreau interprète le rôle principal féminin. Noël Calef est aussi l'auteur des dialogues du film, avec Gilles Grangier et Pierre Véry. C'est une équipe très serrée qui se connaissait fort bien. Dans *Échec au Porteur*, ce qui est frappant, c'est le désir de décrire la modernité du milieu des Années 1950. C'est le début des grandes barres d'immeubles en banlieue et Grangier est fier de les montrer. Tous les enfants portent des jeans. Il filme un combi Volkswagen qui existe toujours. Moins de mille véhicules avaient été produits à l'époque... »

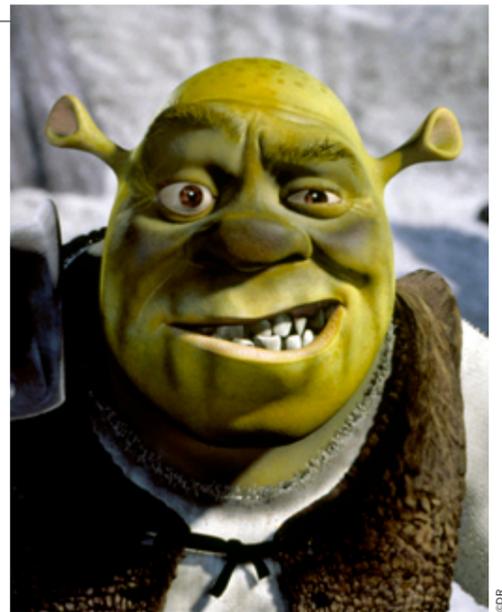
Grangier est admiratif de la modernité de son époque. Il nous présente une police héroïque, avec un sens du groupe et des méthodes d'enquête très modernes. Seule la police avait le téléphone dans la voiture, alors qu'à l'époque il fallait parfois plusieurs années pour en obtenir à son domicile, et c'est cela que voulait montrer Gilles Grangier. Toutes ces nouveautés le fascinent. Les acteurs sont formidables : Serge Reggiani, qui joue un petit truand, Jeanne Moreau qui interprète sa copine et Paul Meurisse, qui joue un inspecteur de police très concentré et réservé. Vous avez également l'apparition dans un rôle de tueur de Reggie Nalder, qui avait endossé un costume identique dans *L'Homme qui en Savait Trop*, d'Alfred Hitchcock. »

**Sophie Seydoux**, Présidente de la **Fondation Jérôme Seydoux-Pathé**, présentant *Échec au Porteur*, de Gilles Grangier, restauré par Pathé



OGRE

## Shrek, 20 ans et toutes ses dents !



Shrek, 2001 (odysée de l'espèce)

« C'est quand qu'on arrive ? » Sur le chemin de la Halle Tony Garnier, les gones s'impatientent ce dimanche après-midi. Camille, 10 ans et sa sœur Chloé, 7 ans sont venus souffler les 20 bougies de Shrek, le célèbre ogre vert, accompagnés de leurs grands-parents : « j'ai vu le 1, 2 et le 3, mais jamais sur un grand écran comme ça ! » Un bel anniversaire auquel EDF, partenaire du festival, a convié de nombreux enfants. Mais comme l'a rappelé si bien le Président du Festival de Cannes, Pierre Lescure, les « adultes qui sont restés des enfants » sont aussi de la partie pour revivre les aventures de Shrek et sa princesse Fiona. « C'est un film culte, on connaît certaines répliques par cœur. Et puis c'est l'occasion de voir Alain Chabat, que l'on adore ! », confirment Margaux et Floriane, 32 ans. Sous les applaudissements fournis d'une Halle Tony Garnier exaltée, Alain Chabat, voix française de Shrek, raconte sa première rencontre avec l'ogre vert : « on m'avait envoyé la version en noir et blanc sur une cassette : j'ai trouvé ça génial, j'ai tout de suite voulu faire le casting des voix. J'ai cru que c'était un film indépendant, je ne m'attendais pas au succès de cette franchise ! » 20 ans après sa sortie en salles, Shrek régale toujours autant le public.

— Propos recueillis par Laura Lépine

PARTENARIAT

## Le goût des trésors

Co-présidente et directrice artistique de **Chopard**, **Caroline Scheufele** explique les affinités entre le célèbre joaillier, partenaire du festival Lumière, et le cinéma.

### Quelle est l'histoire de l'engagement de Chopard en direction du cinéma ?

Depuis mon enfance, le 7<sup>ème</sup> art me fascine. La beauté et la créativité infinie des films surtout. C'est ce qui m'a amenée à m'engager avec passion dans le monde du cinéma. Chopard est devenu de fait le joaillier du cinéma. Il s'agit à la fois de préserver le patrimoine cinématographique, nous l'avons fait au côté de Cinecittà il y a quelques années. Mais aussi d'être présents dans la création actuelle. Chopard est par exemple partenaire du dernier James Bond, *Mourir peut attendre*, où l'actrice Ana de Armas porte nos créations de Haute Joaillerie. Nous travaillons souvent avec les costumiers des films pour créer des pièces sur mesure. Nos univers se ressemblent, c'est la même passion et la création d'émotions qui nous animent. Nous sommes bien sûr le partenaire historique du Festival de Cannes depuis 1998, et Chopard est présent lors de nombreux événements cinématographiques. Enfin, nous avons lié depuis de nombreuses années des amitiés précieuses avec des actrices que nous accompagnons lors de leurs tapis rouges.

### Quel est le sens du partenariat conclu avec le festival Lumière ?

J'admire beaucoup le travail que Thierry Frémaux a fait avec l'Institut Lumière à Lyon, et la création du magnifique festival Lumière : c'est un festival d'amoureux du cinéma, que je

suis ! Il était donc naturel pour moi que Chopard soit associé à cette fête du cinéma qu'est le festival, et c'est pourquoi depuis 2015 nous sommes devenus partenaires de cette belle manifestation.

### Pourquoi soutenir la section « Trésors et Curiosités » ?

Parce que chez Chopard nous aimons les trésors... ! Cette section présente des films de cinéastes relativement méconnus et pourtant indispensables pour apprécier et faire vivre le cinéma classique. C'est une fois encore une façon d'apporter notre soutien et de participer à la préservation du patrimoine cinématographique.

### De quoi êtes-vous la plus fière dans l'association de Chopard avec le cinéma ?

Notre fidélité... Chopard soutient le cinéma depuis plus de 25 ans, nous fêterons l'an prochain nos 25 ans de partenariat avec le Festival de Cannes. Et le Trophée Chopard, depuis 20 ans, permet chaque année de remettre un prix à un jeune acteur et une jeune actrice prometteurs, et leur offre une « mise en lumière ». Pour nous, c'est une manière de soutenir les jeunes talents, ce prix est placé sous le signe de la transmission... De la même manière qu'il faut préserver le patrimoine, il faut encourager les talents de demain.

— Propos recueillis par A. D.

PORTRAIT

## Un jour, un bénévole

**RAPHAËLLE BILLON KERAVEC**



**MA BIO EXPRESS** : Originaire de Quimper, je me suis installée à Lyon 1989 après mes études en communication. Habitante d'Oullins, je suis assistante de direction dans un laboratoire pharmaceutique et bénévole au festival Lumière depuis sa création en 2009.

**MES CINÉASTES PRÉFÉRÉS** : J'adore les films de Ken Loach, de François Ozon et l'univers de Tim Burton. Je suis une fan inconditionnelle de Daniel Craig : *Casino Royale* est l'un de mes films préférés ! J'aime aussi l'acteur Viggo Mortensen, quelle chance d'avoir pu le croiser l'année dernière au festival !

**MON FILM DE CHEVET** : *Le Grand Bleu*, c'est un classique.

**MON GOÛT POUR LE BÉNÉVOLAT** : J'ai découvert le bénévolat en 2007 à Lyon lors de la Coupe du monde de Rugby. Dans ce cadre, je réalisais des missions d'assistante média.

**MES MISSIONS AU FESTIVAL** : Au festival, j'effectue des missions liées à l'accueil des invités. Nous aidons les bénévoles à recevoir et accompagner les invités du festival lors des séances.

**MON MEILLEUR SOUVENIR DU FESTIVAL** : Il y en a tellement ! Le festival, c'est surtout de belles rencontres. Je me souviens particulièrement d'un événement survenu il y a quelques années, lorsque nous allions accueillir les invités. Je devais attendre Monica Bellucci à la gare, nous avons pu échanger un peu sur le festival, c'était un super moment ! La projection du film *Cornouaille*, en présence de sa réalisatrice, Anne Le Ny est aussi l'un de mes meilleurs souvenirs. Et puis en tant que Bretonne, c'était un moment à la saveur particulière ! — Laura Lépine



**Rédaction en chef** : Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou  
**Suivi éditorial** : Thierry Frémaux  
**Conception graphique et réalisation** : Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 4 500 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

[www.festival-lumiere.org](http://www.festival-lumiere.org)



Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival